

Jean-Louis Baudry  
*Les Corps vulnérables*  
L'Atelier contemporain  
2017  
1256 pages – 30 €

Jean Schlumberger, qu'on ne lit plus guère, avait pendant près de quarante ans, de 1925 à 1964, prit l'habitude d'écrire une lettre à son épouse chaque 7 septembre, jour anniversaire de sa mort. C'est à une entreprise d'une nature analogue que se livre Jean-Louis Baudry, s'attelant à décrire ses dix années de vie commune (1987-1997) parsemées d'éclipses et de ruptures, avec Marie, la femme aimée maintenant décédée. S'en suit un *récit*, une chronique qui n'est autre chose qu'un lent et constant exercice de maturation et de création littéraire, habillé d'une méticulosité quasi obsessionnelle. L'ouvrage paraît aujourd'hui (Baudry est décédé en 2015) et frappe à prime abord par son format, plus de mille deux cents pages rédigées pendant huit ans, de 1997 à juin 2005. Plus de trois millions de signes, dont, ironie, les détails, de la bouche même de Baudry, peuvent se révéler « assommant pour un lecteur d'avoir à les lire ».

Voire, car ces *Corps vulnérables*, qui tiennent du travail de mémoire et de la dissection analytique du sentiment amoureux, souvent contrarié, suspendu et entaché de ruptures aux contours flous, un *modus vivendi* qui oscille entre l'amour et l'amitié amoureuse, mâtinée de jalousie, se veulent aussi exercice spirituel, épiphanie, liturgie. L'écriture devient alors un outil magique qui a comme objectif la résurrection de l'être aimé, qui rend l'auteur attentif au monde, et par là capable de création : « Je reste d'ailleurs persuadé que la puissance parfois saisissante de ses apparitions actuelles (...) est un effet de la rédaction de ces mémoires, de l'attention à laquelle elles m'obligent, mais aussi à ces surgissements imprévisibles, à ces associations inattendues qui accompagnent le dépôt des mots sur la page. (...) Le mot est à la fois décrypteur et pourvoyeur d'images ». La boucle est ainsi bouclée. On ne pourra

s'empêcher d'avoir à l'esprit *La Prisonnière* (et *Albertine disparue* !), certains passages de ces *Corps vulnérables* jouant du mimétisme avec la structure et la thématique proustiennes, l'avancée du récit oscillant entre l'exposé d'une situation particulière et personnelle, et sa généralisation.

L'évocation des paysages et des lieux partagés, et notamment la Provence, Avignon, Nîmes, la Camargue, Fontainebleau, Le Touquet, les Tuileries, mais aussi les restaurants parisiens, la Coupole, le Grand Véfour, la Closerie des lilas (l'intime étant du côté de la salle de bains, lieu de conversation, et des chambres à coucher), les salles de spectacle et les expositions, propose le fin décor de cette relation amoureuse, qui n'en sera pas moins oppressant, car doublé de rituels d'appropriation de la vie sensible, et notamment la recherche et la connaissance des noms exacts des fleurs et des arbres qui forment une langue commune, donnée au couple par les dieux, tout comme la passion pour la corrida.

Cette mystique – et Baudry d'en appeler à sainte Thérèse d'Avila – comprise comme moteur de la création littéraire, prend assise sur ces paysages intérieurs, et leur évocation sans cesse réaffirmée participe de ce ressassement de la mémoire, du temps et de la perception tyrannique des premières fois, entachées de fétichisme, avec l'angoisse de ne pas se souvenir, ou mal, ou fausement – car l'exercice tient sur huit années d'écriture, au cours desquelles les souvenirs eux-mêmes évoluent, au point que le narrateur ne sait plus distinguer le vrai du faux, à force aussi de vouloir traquer l'imprécis.

On en viendrait à oublier que ce livre est aussi un récit de mort, et si le narrateur est amoureux de son désir, s'il prend ce temps à analyser ses incertitudes, le sentiment amoureux, l'attachement, le désir de rompre, il est pris par le souhait de capter la dernière fois, le dernier repas, le dernier voyage en Provence. « J'ai su quand elle est morte que j'allais lui consacrer le reste de mes jours. Elle serait celle sur laquelle je n'en finirais pas d'écrire » - la figure est ici christique.

Voilà l'essence de ce livre admirable, une entreprise d'écriture qui permet de faire reculer l'issue fatale, usant de la mémoire ou d'une faculté de création pour quêter la résurrection : « Je me suis promis, au moment de sa mort, de la faire revivre en écrivant tout ce que nous avons vécu ». Et pour qui cherche à préciser ce que sont ces *Corps vulnérables*, une réponse de côté (à la manière de ces « baisers de côté » qu'échange le couple) peut être trouvée dans une définition de Judith Butler, proposée dans *Ce qui fait une vie* : « des corps dépendants d'un environnement instable et parfois violent à leur égard ». Faut-il préciser que l'achèvement de la rédaction de ce récit sonne symboliquement le glas du narrateur, sauf à en prolonger *ad vitam* la réécriture ?

Dans ce continuum, produit d'un travail d'écriture méthodique qui voit Jean-Louis Baudry attelé chaque matin pendant de si longues années à cette entreprise hors normes, le lecteur très heureusement échappe à toute forme de voyeurisme, par-delà la violence qui parfois régit les rapports entre le narrateur et Marie, par la tendresse justement qui les soutient, et qui laisse entrevoir une idée du bonheur terrestre.

Vincent Wackenheim